Cet ermite aux visirs alloit faire sa cour.

Si j'osois ajouter au mot de l'interprète [1],
J'inspirerois ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours [2], ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes [3] !

[1] « Tout ce que l'auteur ajoute au mot de l'interprète, comme « il dit, est excellent. C'est La Fontaine dans tout son caractère et « dans la perfection de son talent. Quel vers que celui-ci :

Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.

« Voilà bien le solitaire insouciant et dormeur. » CHAMFORT.

[2] . . . . . *O ubi campi*
*Sperchius!.... O qui me gelidis in vallibus Hæmi*
*Sistat, et ingenti ramorum protegat umbrâ!*
Georg., lib. II, v. 486.

[3] La Fontaine oublie qu'il a lui-même combattu cette opinion avec beaucoup de force :

Je ne crois point que la nature
Se soit lié les mains et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort.
Fab. 16, liv. VIII.

Il seroit, au reste, inutile d'insister sur les beautés de détail de cette



Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond, et moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

## FABLE V.

*Le Lion, le Singe, et les deux Anes.*

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le singe, maître-ès-arts chez la gent animale.
La première leçon que donna le régent
Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'état à certain mouvement
Qu'on appelle communément

affabulation admirable que tout le monde sait par cœur. Le seul commentaire qui convienne ici est celui que Voltaire proposoit d'attacher à chaque page de Racine : *élégant, harmonieux, sublime.*

Amour-propre [1]; car c'est le père,
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour [2].
Par-là votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un et l'autre.
Toute espèce, dit le docteur,
Et je commence par la nôtre,
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes;
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours [3], fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus [4] j'argumente très bien

[1] Remarquez ces circonlocutions; c'est le langage d'un courtisan qui n'ose pas dire nettement une chose dure.

[2] *Amour-propre* est un seul mot dont les deux éléments sont devenus identiques. On ne peut plus rappeler l'un par l'autre.

[3] Non pas *au rebours*, puisque ce défaut n'est qu'un raffinement du premier.

[4] Tour elliptique fort peu élégant, mais qui ne sied pas mal



Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir [1].

L'autre jour, suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour-à-tour l'encensoir,
Se louoient tour-à-tour, comme c'est la manière,
J'ouïs que l'un des deux disoit à son confrère :
Seigneur [2], trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
L'homme, cet animal si parfait? Il profane
Notre auguste nom, traitant d'âne
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
Il abuse encore d'un mot,
Et traite notre rire et nos discours de braire.
Les humains sont plaisants de prétendre exceller
Par-dessus nous! Non, non; c'est à vous de parler,
A leurs orateurs de se taire :
Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens :
Vous m'entendez, je vous entends;
Il suffit [3]. Et quant aux merveilles

dans la bouche d'un maître-ès-arts. Les trois vers suivants, et surtout le dernier, sont excellents de sens et d'expression.

[1] Il n'y a que La Fontaine et Molière qui aient stigmatisé ainsi le charlatanisme.

[2] *Seigneur* est une qualification bien heureuse. C'est *qu'au degré suprême*

On porte ses pareils, car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.

[3] On ne peut pas mieux saisir le ton de morgue et de satisfaction intérieure qui caractérise la nullité.

Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle est, au prix, novice dans cet art :
Vous surpassez Lambert [1]. L'autre baudet repart :
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés [2],
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyoit faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendroit sur lui.

J'en connois beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeroient entre eux les simples excellences,
S'ils osoient, en des majestés.

[1] C'est le fameux musicien dont il est question dans la satire III de Boileau :

Molière avec Tartufe y doit jouer son rôle,
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.

[2] C'est le vieux proverbe latin : *asinus asinum fricat*, auquel Érasme fait allusion dans l'*Éloge de la Folie* : « Voyez avec quelle « complaisance deux mulets se grattent l'un l'autre ! Eh bien ! voilà « en quoi consiste une grande partie de l'éloquence, une très « grande partie de la médecine, et pour ainsi dire la poésie toute « entière ; voilà enfin ce qui fait tout l'agrément, toute la douceur « de la vie. » Et Marot dans l'*Épitre de Fripelippes à Sagon* :

Ce Huet et Sagon se jouent,
Par escrit l'un l'autre se louent,
Et semblent, tant ils s'entreflattent,
Deux vieux asnes qui s'entregrattent.



J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que votre majesté gardera le secret.
Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat ;
Et notre maître-ès-arts, qui n'étoit pas un fat,
Regardoit ce lion comme un terrible sire.

## FABLE VI.

### *Le Loup et le Renard.*

Mais [1] d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie ?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui ?

[1] Il est assez singulier de commencer un ouvrage par cette particule qui est un signe de restriction ou de modification. C'est ainsi que Béroalde de Verville emploie la particule *car* au commencement du *Moyen de parvenir* où elle ne se retrouve plus. Au reste, on ne sait pourquoi La Fontaine s'engage dans cette question, et la résout à l'avantage du loup, au devant d'un récit dont la conséquence est toute contraire.

Je crois qu'il en sait plus; et j'oserois peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisoient le liquide élément :
Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenoit suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine :
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire?
Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vînt au puits.
Le temps, qui toujours marche, avoit pendant deux nuits
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire [1].
Sire renard étoit désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par-là : l'autre dit : Camarade,
Je vous veux régaler; voyez-vous cet objet?

[1] Jamais le style poétique n'a été revêtu de plus d'ornements, et jamais les ornements du style n'ont moins nui à sa clarté.



C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait [1] :
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire :
Il descend, et son poids, emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il desire.

## FABLE VII [2].

*Le Paysan du Danube.*

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.

[1] « Le plaisant usage que le poëte fait ici de l'érudition donne à « son renard un air important dont le loup doit être dupe, et il le « sera. » GUILLON.

[2] On chercheroit inutilement la source de cette fable dans ce qui nous reste de Marc-Aurèle. M. Bérenger la découvrit, il y a